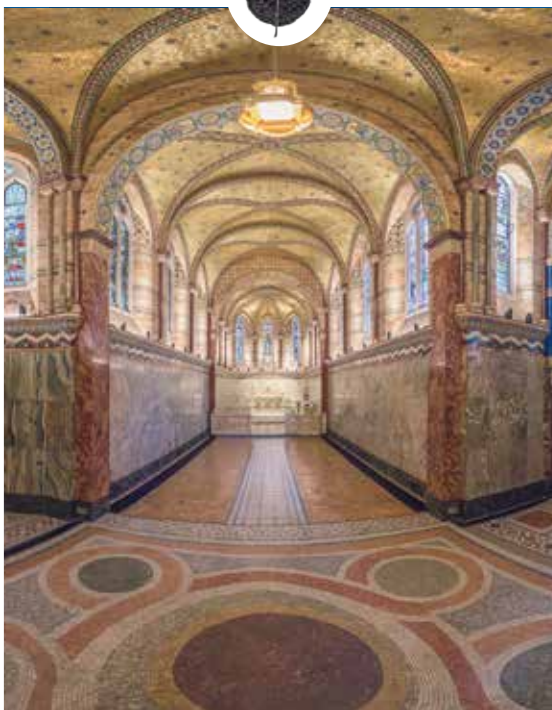


RACHEL HOWARD ET BILL NASH

LONDRES

INSOLITE ET SECRÈTE



**LE GUIDE ÉCRIT
PAR LES HABITANTS**

ÉDITIONS JONGLEZ

KEYSTONE CRESCENT

①

Le plus petit ensemble de maisons disposées en croissant d'Europe

Keystone Cres
Métro Kings Cross St Pancras



La zone autour de la gare de Kings Cross est généralement fourmillante, bondée et sale. Mais au cœur de ce quartier animé se dissimule une petite rangée de charmantes maisons du XIX^e siècle qui constitue le plus petit *crescent* (ensemble de maisons mitoyennes disposées en croissant) d'Europe : Keystone Crescent est une rangée uniforme de 24 maisons de différentes nuances de brique en demi-cercle incurvé.

Cette petite rue a été bâtie en 1864 par Robert James Stuckey, que son père avait formé au métier de maçon et qui voulait tirer le meilleur parti de la forme inhabituelle de ce bout de terrain. Les maisons sont si étroitement accolées les unes aux autres que le rayon de courbure de la route est le plus petit d'Europe (bien que la mesure réelle soit inconnue).

Plusieurs tentatives de démolition de la rue ont ponctué les décennies mais, heureusement, la zone est à présent classée en monument de Grade II. Son charme traditionnel est protégé par le conseil municipal, dont des règlements spéciaux permettent de conserver Keystone Crescent comme à son origine. Certaines règles, par exemple, régissent les portes de devant : en cas de réparation, elles doivent être remplacées par des portes métalliques traditionnelles et doivent, si possible, être peintes en noir. Toutes les maisons doivent avoir un toit en ardoise, une porte à quatre panneaux et se plier à une tolérance zéro concernant les abris de voiture.

Des panneaux accrochés aux murs à chaque extrémité de la rue expliquent qu'elle était à l'origine appelée Caledonian Crescent (un vieux panneau défraîchi au coin de la rue l'atteste également). Stuckey a baptisé la rue en hommage au Caledonian Asylum, un orphelinat voisin accueillant les enfants écossais dont les parents étaient morts au cours des guerres napoléoniennes. L'institution a fini par être démolie et la rue a été rebaptisée Keystone, apparemment en référence au symbole maçonnique de la pierre angulaire (*keystone* en anglais).

LA MOMIE DE KATEBET

22

Magie noire en Égypte ancienne

British Museum, Great Russell Street, WC1B 3DG - britishmuseum.org
Tous les jours de 10 h à 17 h, nocturne jusqu'à 20 h 30 le vendredi
Métro Russell Square ou Tottenham Court Road

Dans la salle 63 de l'étage supérieur du British Museum, on raconte que la momie de la vieille femme presque édentée serait celle de Katebet. Ses embaumeurs n'ont pas prélevé le cerveau durant le processus de momification, ce qui est très inhabituel. Katebet a été identifiée comme une femme ayant vécu à Thèbes, en Égypte, aux environs de 1300–1280 avant notre ère. Elle était une princesse-prêtresse du dieu Amon et chantait des hymnes à sa louange en son temple. Des mystères entourent le sarcophage et toutes les décorations de la momie. La position des mains et la forme des cheveux sont celles que l'on retrouve sur les momies d'hommes, et non de femmes. De même, certains des objets placés sur la momie étaient généralement destinés aux hommes. Pendant un temps, on a songé qu'il pouvait s'agir de la momie de son mari, Quenna, au côté duquel Katebet aurait été ensevelie, mais aucune trace de sa momie n'a jamais été trouvée, et son existence est sérieusement remise en doute. Le visage doré est encadré d'une perruque de laquelle dépassent des clous d'oreilles blancs. Les mains, croisées sur la poitrine, sont ornées de bagues royales suggérant des signes phalliques magiques. Un petit scarabée sombre repose sur son ventre, surmonté d'une figure humaine déployant ses ailes et représentant l'âme (*Ka* en égyptien). Deux autres figurines, un homme et une femme, flanquent de part et d'autre le scarabée. Il s'agit probablement de prêtres d'Amon, placés là pour apporter leur protection magique. Une figure en forme de momie est embossée plus bas, au niveau des genoux. Ce *shabti* indique que Katebet a été momifiée selon les règles de la religion officielle pratiquée à Thèbes à cette époque. D'après la doctrine théosophique

ésotérique, cependant, cette momie est en réalité celle de Kali-Beth (la « Princesse noire »), sœur de Thoutmosis II, quatrième pharaon de la 18^e dynastie, et descendante d'un ancien roi-sorcier nommé Baal-Iman (le « Roi corbeau ») qui, dit-on, a succombé au mal de la magie noire qu'il pratiquait. En raison de la beauté, de la vivacité et de l'ascendance douteuse de Kali-Beth, les sorciers de Thèbes ont fomenté un complot pour la kidnapper et la momifier vivante. Ils prétendaient connaître des sorts capables de piéger son âme dans son corps embaumé qui auraient fait d'elle une statue dotée d'un esprit immortel, fonctionnant pour l'éternité. Son *Ka*, emprisonné par son corps mal momifié, devait se relever et devenir un monstre terrifiant, guidé par un insatiable désir de vengeance. Les meurtriers de Kali-Beth espéraient la faire souffrir de tels tourments que de puissantes vibrations de douleur, de haine et de rébellion émaneraient à jamais de son âme. Profané, son corps serait devenu une source précieuse d'énergies maléfiques. La malédiction de cette momie était tellement sinistre que partout où elle demeurait, des malheurs de toutes sortes s'abattaient sur la population. En inspirant une telle terreur, les sorciers de Thèbes ont régné sur tous les aspects de la vie dans la région. Ils étaient les autorités politiques, économiques, militaires, sociales et même religieuses. Pendant ce temps, Thoutmosis III a accédé au trône d'Égypte et a épousé la princesse Satiâh. Leur grande dignité humaine et spirituelle les a conduits à abjurer les sorciers, qui soutenaient leur rivale Hatchepsout. Cette dernière était la demi-sœur et la méchante belle-mère du jeune Thoutmosis. Durant son enfance, elle avait gouverné en cruelle despote. Peu de temps avant d'être couronné roi, Thoutmosis III et Satiâh ont failli connaître le même sort que Kali-Beth. Hatchepsout avait en effet ordonné aux sorciers royaux de kidnapper le couple, de momifier vivant le prince et de le placer dans le même sarcophage que Kali-Beth. L'idée était de remplacer le corps putréfié de l'ancienne princesse, qui n'était plus utile. À la dernière minute, un groupe de guerriers et de prêtres fidèles à Thoutmosis III ont fait irruption dans le repère des sorciers et les ont tués. Ils ont brûlé le temple et ont jeté Hatchepsout en prison. On raconte qu'elle a été soumise à la même torture que Kali-Beth mais que sa dépouille mortelle a été jetée sur le bûcher funéraire afin de purifier le sanctuaire perverti. Les symboles sur le sarcophage suggèrent clairement la magie noire. Le scarabée sur le ventre est un avatar de Khepra, la déesse de l'harmonie cosmique, de la paix et de la justice. En outre, les signaux formés par les mains de la momie sont connus pour contrecarrer et perturber les pouvoirs de Khepra. La position des doigts de la main droite renvoie au symbole phallique de Saturne et à l'attachement à la luxure et aux instincts matériels. Le scarabée symbolise la renaissance de l'âme. Sa position indique que l'âme de Kali-Beth est artificiellement piégée dans son corps. Avec sa main gauche, la princesse fait le signe des cornes. Symbole de virilité, les cornes signifient l'infidélité lorsqu'elles sont faites de la main gauche.



LE MARCHEPIED DU DUC DE WELLINGTON

31

Une marche digne d'un duc

À l'extérieur de l'Athenaeum Club
107 Pall Mall, St James's, SW1Y 5ER - Métro Piccadilly



Sur le trottoir devant le club privé de l'Athenaeum, il est facile de ne pas prêter attention à une marche de deux étages en granit d'environ un mètre de long. Témoignage oublié de l'époque où l'on se déplaçait à cheval, il s'avère que cette marche était autrefois un montoir utilisé par le duc de Wellington en personne lorsqu'il montait et descendait de son noble destrier et galopait dans toute la ville.

Vainqueur de Napoléon à Waterloo en 1815, devenu Premier ministre à deux reprises, le duc de Wellington (de son nom Arthur Wellesley) est devenu une icône de l'histoire britannique. Bien que ses autres monuments commémoratifs soient plus renommés (par exemple, l'arc de Wellington à Hyde Park Corner ou le Wellington Monument de Park Lane), son montoir personnel se trouve totalement ignoré par les millions de passants allant et venant le long de Pall Mall.

Wellesley a été un membre fidèle de l'Athenaeum. Six ans après la fondation du club en 1824, au moment où il était alors Premier ministre, il a suggéré que soient placées quelques marches de pierre à l'entrée pour aider les nombreux membres âgés du club à descendre gracieusement de leur monture. Le duc de Wellington possédait un cheval de guerre nommé Copenhague, qu'il a monté lors de la bataille de Waterloo. Pure-sang mixte de descendance arabe, Copenhague est très vite devenu le cheval préféré de Wellesley. Mais Copenhague ayant été principalement monté pour le service militaire, les processions et les courses, on ignore s'il a un jour honoré le montoir de l'Athenaeum.

L'Athenaeum Club

L'Athenaeum est un prestigieux club privé depuis sa création il y a presque 200 ans. Il a été conçu par Decimus Burton dans un style néo-classique et une statue d'Athéna (la déesse grecque de la sagesse qui a donné son nom au club) garde son entrée. Bien que le club se revendique comme non partisan, il prend soin de n'admettre que des membres dont on pense qu'ils participeront à créer une atmosphère « d'apprentissage » : au côté du duc de Wellington, il compte de célèbres anciens membres tels que Charles Darwin, Winston Churchill, Charles Dickens, Arthur Conan Doyle, Joseph Conrad et Thomas Hardy.

LES INSCRIPTIONS GRAVÉES DU PASSAGE MYDDELTON ①

Les inscriptions de policiers victoriens qui s'ennuyaient

Myddelton Square, EC1R 1YE - Métro Angel

Au bas de Myddelton Square se trouve un mur délabré marqué de nombres et de lettres. Pendant longtemps, on a cru que ces inscriptions étaient l'œuvre de prisonniers rebelles des guerres napoléoniennes : on présumait qu'ils avaient gravé leurs numéros de prisonniers sur les briques. Au fil des siècles, un nombre croissant de vandales ont ajouté leurs numéros d'identification sur le mur. Mais cette théorie a été réfutée par l'esprit vif de Peter Guillery, un chercheur du patrimoine anglais qui réalisait une enquête de masse sur le Londres historique et qui avança une toute nouvelle théorie sur les origines de ces inscriptions. En 2006, Guillery a en effet rapporté que toutes les marques

avaient été gravées par des policiers victoriens en service qui s'ennuyaient, probablement ivres et à la recherche d'un peu d'amusement. Cette idée avait été suggérée par un ancien policier à la retraite et les recherches de Guillery ont prouvé l'exactitude de cette explication. Si l'on observe avec attention les inscriptions, on remarque que la plupart comporte un « G ». Après quelques investigations, il a été décidé qu'il représentait la « G division » de la police métropolitaine qui opérait à partir de Kings Cross au XIX^e siècle. Les nombres avant la lettre de la division étaient les matricules des policiers. D'ordinaire, ces matricules se retrouvaient sur les uniformes, ce qui signifie que si les inscriptions étaient de véritables graffitis personnalisés par des agents de la loi, il serait très facile d'identifier les coupables de ce crime mineur ! Fait incroyable, certains de ces policiers ont pu effectivement être identifiés grâce à des recherches archivistiques – par exemple Frederick Albert Moore de la G Division (« 365 Plymouth » sur le mur). Heureusement pour eux, il aura fallu quelques centaines d'années pour comprendre ce que signifiaient ces inscriptions...



DES CHAUSSÉES EN BOIS

②

L'un des derniers exemplaires des anciennes chaussées en bois de Londres

*Chequer Street, EC1Y 8PD
Métro Barbican ou Moorgate*

À l'extrémité de Chequer Street, là où elle devient Burnhill Row, on remarque au sol un carré de revêtement visiblement plus foncé que le reste de la rue. Les chaussées de Londres finissent généralement par ressembler à un patchwork à force d'être repavées et comblées au fil des ans, mais ce petit coin s'avère particulièrement intéressant. Une observation attentive permet de distinguer les anneaux de vieux arbres moulés dans les pavés. Marcher sur cette surface donne une sensation plus douce que sur la pierre qui l'environne. Il s'agit de l'un des derniers exemplaires des anciennes chaussées en bois de Londres, une relique du temps où chevaux, calèches et bicyclettes arpentaient les rues (voir ci-dessous). La conception de la chaussée telle qu'on la trouve sur Chequer Street serait apparue dans la Russie du XIV^e siècle, mais elle n'a gagné en popularité en Angleterre qu'au moment où le bois s'est fait abondant et bon marché, notamment en comparaison au prix élevé de la pierre. Pendant longtemps, les rues de Londres ont été pavées, mais à mesure que les nouveaux modes de transport ont envahi le centre urbain au cours de l'époque victorienne, les chaussées en bois se sont révélées utiles pour assourdir le tintamarre des roues de calèche cerclées de métal



sur la pierre, mais aussi pour protéger les fers des chevaux des rues pavées et inégales. Les chaussées en bois ne se trouvaient pas partout : on les employait généralement dans les zones où le bruit de la rue risquait d'être particulièrement gênant pour les résidents. Chequer Street abritait autrefois une école maternelle pour filles et garçons, ce qui explique pourquoi un dallage en bois, permettant plus de calme, était requis à l'entrée. Le bois est devenu moins adapté avec l'arrivée des voitures et il s'est très vite avéré



que les chaussées en bois exigeaient un entretien difficile et étaient extrêmement glissantes les (nombreux) jours de pluie. En outre, les propriétaires de commerces ont fini par réaliser qu'ils payaient une « taxe sur la boue » – ils perdaient des profits à la mauvaise saison en raison des chaussées en bois mouillées qui devenaient impraticables. Après la Seconde Guerre mondiale, la plupart des chaussées ont été retirées et remplacées par de l'asphalte ou du granit. De nombreux blocs de bois utilisés comme revêtement ont été volés à la hâte par les résidents pour être brûlés dans leurs cheminées, faisant disparaître pratiquement tous les signes d'existence de ces anciennes chaussées en bois.

D'autres exemples de chaussée en bois

D'autres exemples de chaussée en bois se trouvent sur Belvedere Road, SE1 7GQ et Colliers Wood, SW19 2BH.

LA CHARPENTE D'UN QUAI ROMAIN

25

Un morceau de bois de construction vieux de 2000 ans

St Magnus the Martyr, Lower Thames Street, EC3R 6DN

Du mardi au vendredi de 10 h à 16 h

Métro Monument



Les murs de pierre de l'ancienne cité romaine de Londres, Londinium, sont relativement communs ; bien qu'érigés il y a deux millénaires dans le cadre d'une vaste forteresse défensive, ils ont été construits pour durer. Mais les structures en bois de Londinium, elles, ont pourri depuis longtemps, se sont désagrégées et ont toutes disparu. Toutes, sauf une.

Derrière l'église de St Magnus the Martyr se trouve un morceau de bois de construction vieux de 2000 ans qui serait une relique historique d'un ancien quai fluvial établi près du premier pont de la Tamise.

Après la construction du pont, de nouveaux bâtiments, des plateformes et des quais ont été installés le long du fleuve. Ce quai aurait été un centre névralgique du commerce pour Londinium, accueillant les marchands, les commerçants et les visiteurs de tout l'empire romain : un grand nombre de personnes se seraient rassemblées ici pour échanger des produits de première nécessité, des objets de luxe et des esclaves.

Ce morceau de bois a été trouvé sur Fish Street Hill en 1931 et apporté au cimetière pour y être conservé. Des experts ont daté la pièce de bois aux années 65-75 ; c'est le manque d'oxygène dans la zone inondée qui a empêché le bois de se décomposer et a permis sa conservation au cours de nombreux siècles.

Il peut paraître étrange de conserver un objet si ancien à l'extérieur, mais le coin du portique sous le clocher de St Magnus the Martyr où a été placée la relique est à l'abri des éléments.

LE CLOCHER DE LA CATHÉDRALE DE WESTMINSTER ⑦

Dominez les toits de Londres

Ambrosden Avenue, Victoria, SW1
 0207 798 9055 - westminstercathedral.org.uk
 Tous les jours de 7 h 30 à 19 h
 Billets pour visiter le clocher en vente à la boutique de la cathédrale, de 10 h 30 à 16 h 30 du mercredi au dimanche
 Métro Victoria



Avec ses coupôles en cuivre de style néo-byzantin et son clocher en brique strié de pierre de Portland, la cathédrale de Westminster est curieusement moins visible que l'abbaye de Westminster, à moins d'un kilomètre de là, dans Victoria Street. Il y avait autrefois, sur son emplacement, un marché, un champ de foire, un dédale de ruelles, une arène pour combats de coqs ou de taureaux et une prison pour enfants, avant que l'Église catholique n'achète le terrain en 1884. Érigée de 1895 à 1903, la cathédrale ne fut toutefois jamais achevée à l'intérieur. Ses riches marbres et mosaïques scintillent dans la pénombre. À l'angle nord-ouest, caché derrière une boutique de souvenirs, un ascenseur payant vous conduira en quelques secondes au septième étage d'un clocher haut de 83 mètres. Autrefois, les visiteurs devaient gravir les 375 marches qui mènent à cette hauteur. Des quatre côtés du belvédère, quelle que soit la vue, on est étonné de voir combien les immeubles modernes de bureaux ont éclipsé les grands monuments de l'Empire disparu. Si vous regardez attentivement, vous apercevrez l'Union Jack (le drapeau de la Grande-Bretagne) flotter sur le toit de Buckingham Palace, la coupole de St Paul et la haute silhouette dégarnie de Crystal Palace. Les proportions industrielles de la BT Tower, de Canary Wharf et de la centrale électrique de Battersea méritent plus d'un commentaire. Ne paniquez pas si « Big Edward », la cloche de 2,5 tonnes baptisée ainsi en souvenir d'Édouard le Confesseur, se met soudain à sonner à toute volée. Lorsqu'on installa l'ascenseur en 1929, il fallut la transférer au-dessus du beffroi, ce qui explique pourquoi le son semble aujourd'hui légèrement étouffé. Presque tous les soirs, la messe est chantée par un chœur de jeunes garçons appartenant à la chorale de la cathédrale de Westminster, dont l'école est à deux pas. Arrangez-vous pour que votre visite coïncide avec un de ces concerts gratuits dans un des décors les plus négligés de Londres.

Le chemin de croix d'Eric Gill

Sculpteur, graveur et créateur de caractères typographiques, Eric Gill participa à la conception de la police de caractère du métro de Londres. Cet artiste fécond sculpta également le colossal et discutable chemin de croix de la cathédrale de Westminster, dont la nef est la plus large d'Angleterre. À bien des égards, ce chemin de croix jure avec les décorations byzantines de l'édifice. L'œuvre de Gill est caractérisée par des lignes très simples, un style froid, presque dépersonnalisé, de figuration, et ses ouvrages en relief sont quasi médiévaux en raison de leur vacuité. Le choix de cet artiste n'en reste pas moins curieux pour ce lieu sacré. Bien qu'il fût un converti enthousiaste au catholicisme, et qu'il écrivit abondamment sur les liens entre l'art et la religion, Gill abusa sexuellement de ses propres enfants, eut une relation incestueuse avec sa sœur et des expériences sexuelles avec son chien.

LA MINIATURE DE LA CATHÉDRALE ST PAUL

12

La plus petite cathédrale de Grande-Bretagne

Vauxhall Bridge, SW1V 3JN - Métro Vauxhall



Penchez-vous au-dessus de la rambarde du côté sud du Vauxhall Bridge et vous pourrez voir une version miniature de l'un des édifices les plus emblématiques de la capitale. Surnommé « la plus petite cathédrale de Grande-Bretagne », il s'agit en effet d'une version réduite du chef-d'œuvre du XVII^e siècle de sir Christopher Wren, la cathédrale St Paul, située presque à cinq kilomètres de là. La miniature est tenue par une statue de femme, le symbole physique de l'architecture, l'une des huit énormes statues de bronze qui ornent le Vauxhall Bridge. Lorsque le nouveau Vauxhall Bridge a ouvert en 1906, le conseil municipal de Londres a craint qu'il ne soit pas assez intéressant ou attrayant. L'architecte officiel du conseil, William Riley, a alors suggéré que des statues allégoriques soient placées le long des côtés du tablier, ajoutant ainsi quelque intérêt et prestige au pont lorsqu'il était vu depuis les bateaux entrant et sortant de la ville. Le conseil a soutenu cette idée et deux membres du mouvement de la New Sculpture (qui mettait l'accent sur les poses naturalistes et les sujets spirituels), Alfred Drury et Frederick Pomeroy, ont été engagés en tant que sculpteurs. Chacun devait créer quatre statues colossales pesant aux alentours de deux tonnes et qui pouvaient être montées pour regarder au-dessus de la Tamise. Toutes les statues le long du Vauxhall Bridge sont des femmes tenant des objets qui représentent les fondations de la vie et de l'âme de Londres. Drury est l'auteur des statues en aval du fleuve : Beaux-Arts (tenant une palette et une statue), Sciences (un globe), Éducation (deux enfants) et Gouvernement local (un livre). Pomeroy s'est chargé de celles en amont du fleuve : Architecture (cathédrale St Paul), Agriculture (une gerbe de blé), Ingénierie (une machine à vapeur, un marteau et une enclume) et Poterie (une amphore). Une fois installées, ces statues ont fait l'objet de commentaires dans la presse nationale, notamment parce que Vauxhall Bridge était le seul pont doté de sculptures. En outre, les gens craignaient que les piétons ne puissent pas apprécier la grande qualité des œuvres en raison de leur emplacement sous la ligne de regard. Une inquiétude légitime.

Bien que la nuit ces statues soient éclairées par le dessus, créant un effet théâtral depuis le fleuve, les huit femmes passent inaperçues depuis le pont. Cela n'a fait qu'empirer au fil des années et les statues, tout comme la plus petite cathédrale du pays, ont presque été totalement oubliées par les millions d'usagers qui marchent, font du vélo ou conduisent sur le pont.



LE 575 WANDSWORTH ROAD

13

Un bricolage qui laisse rêveur

575 Wandsworth Road, SW8 3JD

nationaltrust.org.uk/575-wandsworth-road

Visites guidées: 6 personnes maximum de mai à octobre, le jeudi et le vendredi

Réservations : 0844 249 1895 - 575wandsworthroad@nationaltrust.org.uk

Entrée payante à laquelle s'ajoutent des frais de réservation. L'entrée est gratuite pour les membres du National Trust, mais ils n'en sont pas moins tenus de réserver une place

London Overground ou gare ferroviaire de Wandsworth Road

Chaque chose en son temps. Si l'on souhaite visiter cette curieuse maison, il est conseillé de réserver, et même plusieurs mois à



l'avance, si possible. Le nombre de visiteurs hebdomadaires est strictement limité à 54, et pour les visites guidées, le groupe ne doit pas dépasser six personnes. Depuis qu'elle a ouvert ses portes en 2013, la maison de Khadambi Asalache, dont a hérité le National Trust, a attiré plus de visiteurs qu'elle ne peut en recevoir. De l'extérieur, cet édifice ne paie pas de mine. Lorsque Khadambi Asalache, poète kenyan en exil, qui fut aussi romancier et philosophe des mathématiques, l'acheta en 1981, cette petite maison mitoyenne était en mauvais état. Asalache était architecte de formation, mais travaillait au ministère des Finances. Il commença par recouvrir de boiseries les taches d'humidité sur les murs et les planchers. Et il finit par garnir presque tous les murs, les plafonds et les portes avec d'élégants lambris plus ou moins ouvragés à la main, à l'aide d'un cutter à plaques de plâtre, dans des portes et des planchers récupérés dans des poubelles. Le National Trust a pris soin d'entretenir cette manière d'aborder l'art en conservant le plâtre employé pour les plafonds ainsi que les vitres cassées et recollées avec du scotch dans le salon. Asalache consacra le restant de ses jours à la construction de ce sanctuaire privé (il n'eut qu'une seule fois recours à un menuisier, qu'il congédia d'ailleurs, insatisfait de son travail.) De gracieuses danseuses, des anges, des girafes et des oiseaux évoluent sur toutes les surfaces. Ces ouvrages chantournés ont été inspirés par l'art mauresque andalou, par des portes sculptées de Lamu, au Kenya, d'où Asalache était originaire, par des panneaux intérieurs de Damas et par de moucharabiehs d'hôtels particuliers sur les rives du Bosphore, à Istanbul. Lors des travaux de conservation, plus de 2000 boiseries ont été répertoriées. Elles sont juxtaposées aux décorations peintes des cloisons, des portes et des planchers, aux meubles sculptés à la main et à des collections soigneusement ordonnées, dont des encriers en verre pressé, des cartes postales et des poteries anglaise du XIX^e siècle, qui appartenaient au poète. La quantité de choses qui s'entassent dans cette maison pourrait sembler écrasante, mais l'effet est en réalité plutôt apaisant. Comme l'a déclaré le directeur du Sir John Soane's Museum, il s'agit d'« une entreprise extrêmement sérieuse et soigneusement orchestrée pour vaincre l'horror vacui (la peur du vide) ». Et ça marche. De fait, l'intérieur du n° 575 de Wandsworth Road est d'une nature tout aussi obsessionnelle que celui du Soane Museum. Il y a pléthore de choses à voir dans un espace très réduit. La pièce maîtresse ? Sans doute la chambre principale dont les volets sont décorés des initiales de Khadambi et de sa compagne, Susie Thomson, et la niche sculptée pour l'épangneul tibétain de Susie près du lit.



LE CINEMA MUSEUM

⑩

Au royaume des stars

The Master's House, 2 Dugard Way, SE11

0207 840 2200

cinemamuseum.org.uk

Réservation par téléphone ou par e-mail : jon.davies@cinemamuseum.org.uk

Entrée gratuite

Métro Kennington



Le Cinema Museum possède l'une des collections d'images et d'objets relatifs au septième art les plus importantes du monde. Le musée se trouve opportunément au fond d'une impasse de Kennington, dans l'ancienne maison de correction de Lambeth, où un petit garçon de neuf ans nommé Charlie Chaplin et son frère Sidney furent « corrigés » en 1896.

Aujourd'hui, le lieu est rempli de projecteurs manuels, de panneaux de cinéma Arts déco, de programmes d'époque, de piles de revues remontant jusqu'à 1911, et d'environ cinq kilomètres de pellicules cinématographiques. C'est à Ronald Grant, un septuagénaire juvénile mais réservé, qui avait une connaissance encyclopédique de l'histoire du cinéma, que l'on doit cette fabuleuse collection.

Une passion qui remonte à son plus jeune âge, lorsqu'il tenait lieu d'assistant à un cinéma de quartier d'Aberdeen. Grant a accumulé depuis lors plus d'un million d'images, affiches ou photographies, les plus anciennes datant de 1895, l'année où les frères Lumières projetèrent les toutes premières « actualités » à Paris.

C'est cette colossale anthologie de clichés et de portraits de stars qui permet au musée de se maintenir à flot, la plupart des images étant louées aux médias. Les archives sont classées par thèmes, des abattoirs aux ventriloques. Ce sont surtout les objets qui ressuscitent les débuts du cinéma : les partitions de musique des films muets notamment, avec les paroles des chansons que l'on projetait sur l'écran pour que le public puisse chanter tandis que le pianiste jouait pendant l'entracte.

On trouve aussi une machine à tickets de 1917 qui distribuait des jetons en métal dont la forme dépendait du tarif, afin que les ouvreuses puissent sentir la différence dans le noir. Ces mêmes ouvreuses utilisaient des vaporisateurs d'essences florales « afin de camoufler l'odeur des cigarettes et de mille imperméables mouillés le samedi soir ». Si certaines salles de cinéma pouvaient être luxueusement décorées, le public n'en était pas moins tapageur.

Un vieil écriteau met ainsi les spectateurs en garde : « No shouting or whistling allowed – applaud with hands only. In the interests of public safety please do not spit ». (Interdiction de crier ou siffler – applaudissements uniquement avec les mains. Pour la sécurité du public, merci de ne pas cracher.)

L'ANCIEN AMPHITHÉÂTRE DE DISSECTION

18

On n'obtient rien sans douleur

9a St Thomas Street, SE1 9RY - Métro London Bridge

0207 188 2679 - oldoperatingtheatre.com

Du jeudi au dimanche, de 10 h 30 à 17 h (dernière entrée à 16 h 15)



L'ancien amphithéâtre de dissection (Old Operating Theater) fut redécouvert par hasard en 1957, lors de la réparation des avant-toits de l'église St Thomas, à Southwark, sur l'emplacement original du St Thomas' Hospital. C'est le plus vieil *operating theatre* d'Angleterre encore en état. Le grenier tenait lieu de réserve pour les herbes médicinales dont se servait l'apothicaire de l'hôpital : l'endroit est aujourd'hui occupé par un musée où l'on peut voir une effroyable collection d'instruments chirurgicaux rudimentaires : ventouses, bistouris ou trépan, ces derniers servant à pratiquer une ouverture dans la boîte crânienne afin de « réduire la douleur ». Cette singulière salle d'opération fut construite en 1822 à la suite de la promulgation d'une loi de 1815 qui obligeait les apprentis apothicaires à assister à des opérations dans les hôpitaux publics. Auparavant, celles-ci avaient lieu dans la salle où le patient était alité, une épreuve dont le spectacle, digne de l'abattoir, devait glacer d'horreur, d'autant que l'espace était restreint. L'Operating Theatre était rattaché au service chirurgical des femmes, de façon à ce que les patients puissent être directement transportés par le passage transformé depuis en sortie de secours. Les étudiants s'entassaient dans les tribunes pour assister à des opérations pratiquées sans anesthésie jusqu'en 1847. Les patients, issus généralement des classes les plus pauvres de Londres, se soumettaient de leur plein gré à cette torture, car c'était pour eux le seul moyen de recevoir des soins qu'ils n'auraient jamais pu se permettre autrement. Les riches, eux, se faisaient opérer à domicile, dans une relative intimité.

Opération à cœur ouvert

Le chirurgien John Flint South a décrit le chahut qui régnait pendant les opérations : « Les élèves se tenaient derrière une seconde cloison, serrés comme des harengs dans un tonneau, mais incapables de garder le silence, car ceux du fond ne cessaient de pousser ceux de devant, eux-mêmes luttant sans cesse contre cette pression, au point d'en ressortir complètement épuisés.

Et l'on entendait constamment crier « Heads, Heads », les têtes des élèves les plus près de la table obstruant la vue. »

Florence Nightingale fut indirectement responsable de la fermeture de l'ancien amphithéâtre de dissection. En 1859, elle établit son école d'infirmières au St Thomas' Hospital, mais, sur son conseil, l'établissement fut transféré en 1862 à un nouvel emplacement, en face du palais de Westminster. On peut toujours visiter un petit musée consacré à Florence Nightingale au St Thomas' Hospital (voir p. 264).

LE FAN MUSEUM



Art miniature

12 Crooms Hill, Greenwich, SE10 8ER

0208 305 1441 - fan-museum.org

Du mardi au samedi de 11 h à 17 h (dernière entrée à 16 h 30)

Consulter le site Internet pour les tarifs

Gare ferroviaire ou DLR (Docklands Light Railway) de Greenwich



Le Fan Museum (musée de l'éventail) de Greenwich est l'un des nombreux musées spécifiques de Londres qui reflètent la manie de collectionner des Anglais. Même si l'équivalent existe à Paris, il se flatte d'être le seul musée au monde entièrement consacré à tous les aspects de l'éventail, et notamment à sa fabrication, pour la bonne et simple raison que la forme de cet instrument est assez limitée. Il reste qu'on le présente ici comme un objet d'art miniature et que le bâtiment mérite à lui seul le détour. Aménagée dans deux édifices classés de la période géorgienne (1721) que l'on a scrupuleusement restaurés selon les critères d'origine, la collection comprend plus de 3500 éventails provenant du monde entier. Anciens pour la plupart (du XI^e siècle à aujourd'hui), ils datent surtout des XVIII^e et XIX^e siècles, époque à laquelle on les fabriquait en très grande quantité, leur usage s'étant répandu dans toutes les couches de la société, au point que les fabricants d'éventails constituaient une corporation. Elle existe toujours, même si ses membres représentent aujourd'hui l'industrie du chauffage central et de l'air conditionné, la demande d'éventails étant en nette diminution...

Outre leur aspect pratique, les éventails permettaient aussi de donner libre cours aux plus hautes formes d'expression décorative. Certains font référence à des allégories ou à des événements historiques : les victoires de Nelson sont l'un des thèmes les plus populaires des modèles fabriqués en série. Ils pouvaient aussi tenir lieu de panneaux publicitaires avant l'heure. À la demande du marché, les artistes les plus en vogue décorèrent des éventails : le musée en possède un décoré par Walter Sickert.

Le premier samedi du mois, le Fan Museum organise des ateliers de fabrication d'éventails.

Le langage des éventails

L'éventail n'a pas besoin de mode d'emploi. Au plus fort de sa gloire, c'est-à-dire au tournant du XIX^e siècle, son usage était néanmoins régi par un code, dont témoigne la peinture de l'époque. Appuyer un éventail contre ses lèvres signifiait par exemple : « Je me méfie de vous. » Contre son cœur : « Je vous aime à en mourir. » S'abriter du soleil : « Vous êtes trop laid. » L'agiter de la main gauche : « Ne faites pas la cour à cette femme. » Allez donc visiter le musée, achetez un éventail et rétablissez cette belle pratique oubliée !

RUDOLF STEINER HOUSE

9

Eurythmic architecture

35 Park Road, NW1

0207 723 4400 - rsh.anth.org.uk

Du lundi au vendredi de 9 h à 17 h: le café est ouvert du mardi au samedi de 10 h à 16 h

Entrée gratuite à la bibliothèque et au café, tarifs variables pour les conférences et les performances

Métro Baker Street



Avec sa façade grise, la maison de Rudolf Steiner, près de Regent's Park, semble à première vue être un immeuble de bureaux des années 1920. On distingue pourtant une porte et des fenêtres aux formes arrondies qui évoquent davantage une habitation troglodytique. À l'intérieur, l'élément le plus spectaculaire est un escalier curviligne recouvert d'une peinture aux nuances pastel. Ses courbes sculpturales sinuent comme une artère jusqu'au cœur du bâtiment. C'est l'unique exemple d'architecture expressionniste à Londres, une architecture inspirée par la nature, dont les lignes fluides et convulsives sont censées produire un effet de mouvement et de métamorphose. Le philosophe Rudolf Steiner était l'un des premiers représentants de l'expressionnisme. Cet immeuble est dédié à ses enseignements.

Réalisée par Montague Wheeler, président de la British Anthroposophical Society de 1935 à 1937, cette maison possède une petite bibliothèque, ouverte au public. Les surfaces sont recouvertes de lazure, une technique de laquage à base de pigments botaniques translucides.

Outre des ateliers et des conférences sur le développement spirituel, des performances d'eurythmie ont lieu dans un théâtre spécialement conçu à cet effet. Dérivant d'un mot grec qui signifie « rythme harmonieux », l'eurythmie s'efforce d'interpréter le langage et la musique au moyen de gestes et de couleurs.

Lors de la rénovation de l'immeuble en 2008, on ajouta un café biodynamique. Bien avant que les fermes écologiques ne deviennent à la mode, Steiner fut en effet l'un des pionniers de l'agriculture biodynamique.

Les poutres apparentes du café font penser au Goetheanum, l'extraordinaire maison-mère de l'anthroposophie, réalisée en Suisse par Steiner en 1914.

Conçu à l'origine en bois, le Goetheanum brûla en 1922 et fut reconstruit en béton cellulaire.

La petite bibliothèque est ouverte au public, si vous souhaitez vous plonger dans l'œuvre de Steiner. Il a écrit plus de 330 livres.



LE LITTLE ANGEL THEATRE

13

Un théâtre dont on tire les ficelles

14 Dagmar Passage, Islington, N1 2DN

0207 226 1787 - littleangeltheatre.com

Ouvert à des horaires variables, selon les spectacles et les ateliers

Métro Angel et Highbury

Bien avant qu'Islington ne fût colonisée par des cafés excessivement chers et des boutiques de créateurs, ses petites rues abritaient un lieu



secret. Le décor semble tout droit sorti d'un conte de fées : sur un passage pour piétons envahi par les plantes grimpantes, le *Little Angel Theatre* met en scène des spectacles de marionnettes depuis 1961. Il fut fondé par John et Lyndie Wright, des émigrés sud-africains (et les parents du cinéaste Joe Wright) qui reconvertirent un débit de boissons à l'abandon, endommagé par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale, en ce charmant théâtre de marionnettes et de parieurs minuscules. Tout ce qui concerne ce théâtre, de la porte bleu vif aux bancs en passant par ses proportions de maison de poupée, semble conçu pour enchanter les enfants, qui constituent la plus grande partie du public. Le répertoire comprend aussi bien des adaptations de pièces de Shakespeare que des opérettes exécutées par des marionnettes : de quoi fasciner également les adultes. Toutes les marionnettes, tous les accessoires et les décors sont réalisés dans les ateliers de Little Angel, à deux pas de là : on y organise également des séminaires consacrés à la fabrication de théâtres de marionnettes pour tous les âges. Lyndie Wright (qui habite encore dans le cottage d'à côté) et sa fille Sarah continuent de concevoir bon nombre de marionnettes et de spectacles.



Un théâtre flottant

En 1982, Juliet Rogers, l'une des protégées des époux Wright, fonda un établissement encore plus insolite, dédié au théâtre de marionnettes. Rogers et son partenaire Gren Middleton, ne pouvant se permettre les loyers londoniens, achetèrent une barge rouillée qui, à l'origine, assurait le transport de produits des Docklands vers Henley et Oxford. Avec son auvent à rayures jaunes et rouges, la Puppet Theatre Barge se distingue facilement au milieu des embarcations pittoresques du Regent's Canal. Jusqu'à 50 enfants peuvent monter à bord de ce théâtre flottant, qui arpente la Tamise jusqu'à Richmond pendant l'été. De novembre à juin, cette péniche-théâtre est amarrée en face des n°s 35 à 40 de Blomfield Road, dans Little Venice, W9, mais consultez le site Internet pour vous en assurer, car l'emplacement varie souvent.

0207 249 6876 - puppetbarge.com

LE MUSICAL MUSEUM

29

Le Wurlitzer tout-puissant

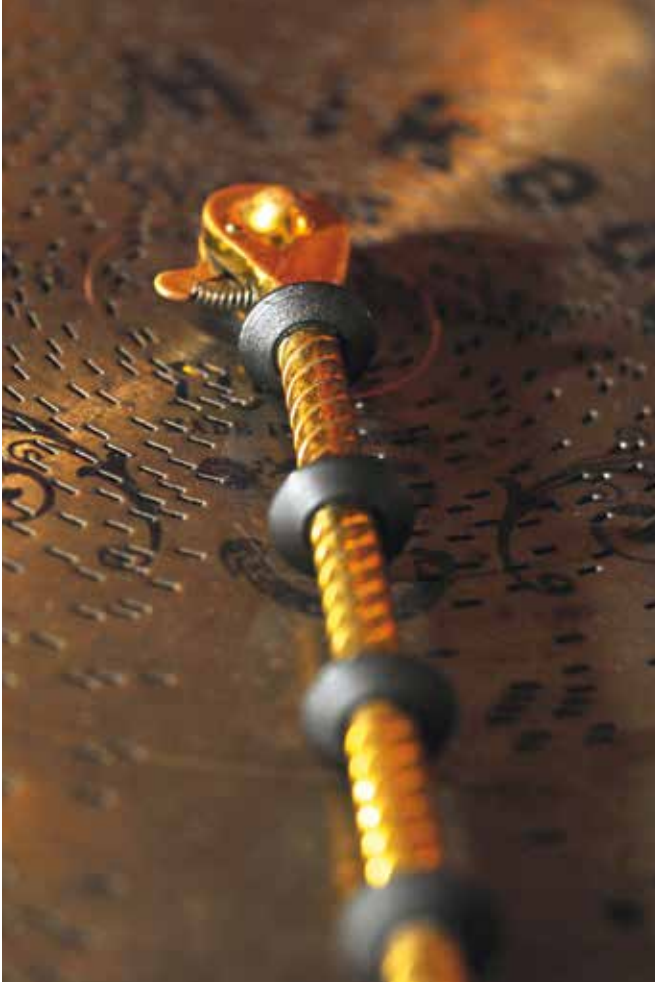
399 High Street, Brentford, TW8 0DU

020 8560 8108

musicalmuseum.co.uk

Du vendredi au dimanche de 10 h à 16 h

Consultez le site Internet ou appelez pour une visite guidée avec démonstration
Gare de Kew Bridge



De nos jours, nous avons tendance à tenir la musique pour acquise, tant elle se déverse de nos écouteurs, jeux vidéo, ascenseurs et toilettes de restaurant. Il n'aura fallu que quelques petites étapes pour en arriver là, et ce musée regorge des miracles baroques qui y ont contribué. Créé par Frank Holland en 1963, il abrite l'une des plus importantes collections d'instruments de musique mécanique au monde. En d'autres termes, des machines tantôt familières (boîtes à musique, pianos mécaniques, iPods), tantôt parfaitement inconnues. Le Phonoliszt-Violina de Hupfeld, ça vous dit quelque chose ?

Le plus étonnant ici, c'est que le fonds en charge du musée souhaite que les instruments soient utilisés le plus possible ; renseignez-vous sur les horaires des visites guidées pour voir des démonstrations. Parmi les temps forts, un jukebox allemand rudimentaire de la taille d'un petit Ford Transit, un violoniste qui fonctionne avec des pièces de monnaie et des gramophones géants. Les créateurs de ces machines avaient une ambition débordante : l'orchestron, par exemple, cherchait à imiter le son d'un petit orchestre à l'aide de vrais instruments, et donne l'impression de vingt musiciens enfermés dans une boîte. La sophistication de ces instruments mécaniques est ahurissante : certains automates à pédale glissent sur le piano en imitant même les nuances des artistes qui ont enregistré la partition. Et si vous êtes sage, le guide vous laissera peut-être en essayer un.

Mais c'est au deuxième étage que se trouve le clou du musée : des instruments qui servaient surtout à accompagner les films muets. L'accompagnement était d'autant plus grandiose que la salle de cinéma était majestueuse, et le plus grandiose de tous, c'était le Wurlitzer, orgue colossal qui, en plus de jouer de la musique, produisait des bruitages comme la pluie ou le chant des oiseaux. Le Wurlitzer du musée vient du Regal Cinema à Kingston on Thames ; il peut jouer seul, mais à l'époque, il était manié par des organistes de renom, vedettes à part entière.

Thé dansant et films muets au son du Wurlitzer

Chaque mois, le musée organise un thé dansant au son du Wurlitzer, avec un cours de danse et un verre de prosecco, ainsi que quelques concerts.

Mieux encore, le musée propose des projections des films muets qu'il accompagnait autrefois. Lors de ces soirées, le Wurlitzer tout-puissant est réanimé et se relève, tout feu tout flamme, pour la plus grande joie du public.

L'ANTIQUÉ BREADBOARD MUSEUM

④

Donnez-nous notre planche à pain quotidienne

17 Lifford Street, SW15 1NY

0208 785 2464 - theantiquebreadboardmuseum@gmail.com

Tarifs et horaires : antiquebreadboards.com

Métro Putney Bridge ou East Putney



Vous connaissez le principe des micro-brasseries ? Un petit brasseur, tout dévoué à brasser de la bière artisanale avec amour... Eh bien voici un micro-musée : chez Madeleine Neave, une seule pièce consacrée aux planches à pain fabriquées avec amour. Un musée de l'objet le plus banal en cuisine, bonjour l'ennui... mais rien n'est assommant si on est soigneusement préparé à l'admirer. Et l'Antique Breadboard Museum vous laisse admirer soigneusement, ce qui le rend passionnant.

Madeleine est la fille de Rosslyn Neave, antiquaire touche-à-tout qui se prit de passion pour les planches à pain. Les planches réservées au pain étaient chose rare avant 1820. Les lois sur les céréales ayant rendu le pain inabordable pour de nombreux foyers britanniques, il devint fatalement un signe de richesse. Évidemment, ceux qui pouvaient se payer du pain se devaient de fanfaronner avec une belle planche à pain sculptée à la main.

Les premières planches étaient souvent de vrais produits de luxe. George Wing de Sheffield fabriquait pour les nobles des planches d'une exquise finesse, dont l'une se vendit 16 guinées, soit l'équivalent de £2000 en 2020. Ces planches sur mesure étaient sûrement la pièce maîtresse des petits-déjeuners et goûters gargantuesques typiques de la vie des manoirs de campagne à l'époque victorienne.

Suite logique : la classe moyenne s'empara de la planche à pain pour en faire un commerce de masse, et dès 1860, le secteur était florissant. Les décorations font la part belle aux motifs simples, mais les planches sont plus intéressantes une fois personnalisées par des graveurs amateurs. À des épis de blé et une rose autour d'un bouclier monogrammé, on reconnaît un cadeau de mariage ; sur une autre, apparemment commandée pour le Révérend Woodfin par sa paroisse reconnaissante, une citation des Corinthiens tient la vedette. Les planches sont souvent très usées, et puisque le musée encourage à les manipuler, elles transmettent leur histoire de façon singulière. Le musée possède aussi des objets comme un *trencher* (tranchoir), planche de découpe en bois dont provient le mot *trencherman* (pique-assiette), et toute une collection de couteaux à pain, objets qui ont vu le jour en même temps que les planches à pain – après tout, pour parader avec une belle planche à pain, il faut aussi un beau couteau, non ?

Le ticket d'entrée inclut un *cream tea* servi avec faste.

GROWING UNDERGROUND

18

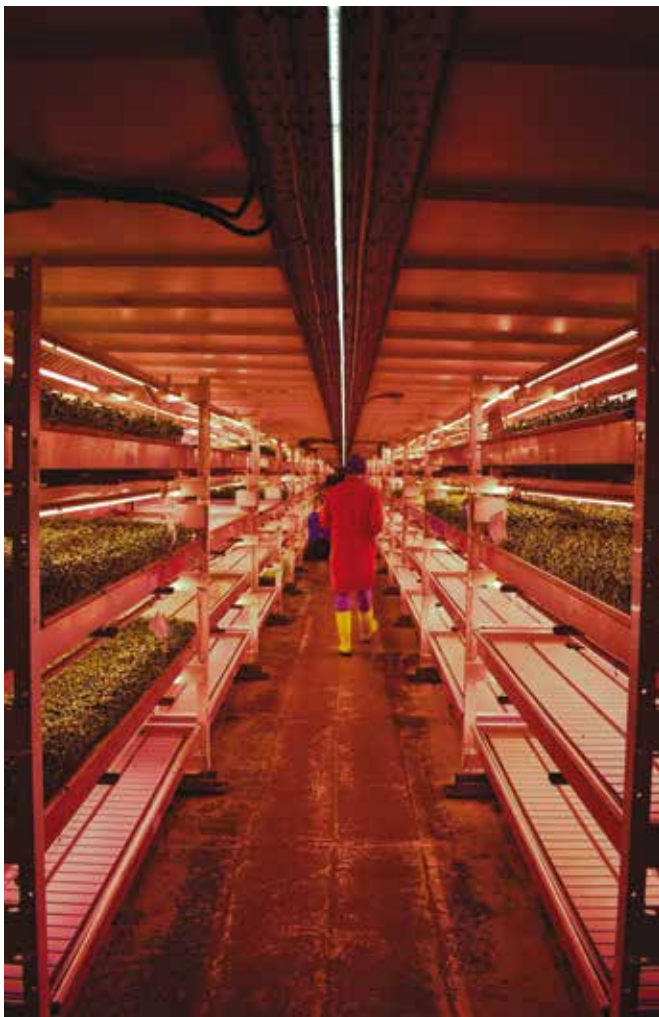
La première ferme souterraine au monde

1a Carpenter's Place, SW4 7TD

growing-underground.com

Visite guidée : 32 £-40 £, informations et réservations sur le site web

Métro Clapham Common ou Clapham North



Loin sous Clapham High Street, à 33 mètres de profondeur précisément, se cache la toute première ferme souterraine au monde.

Fondée par deux amis en 2015, Growing Underground n'est accessible qu'en descendant les 193 marches qui mènent à un abri de la Seconde Guerre mondiale.

Chaque semaine, cette ferme en environnement contrôlé fait pousser des millions de plants et de salades, comme des centaines d'autres fermes du pays. Mais au lieu de mobiliser des hectares de terre, elle les fait pousser en hauteur sur des rayonnages – hors sol, sans soleil, ni espace.

Construit dans les années 1940, cet abri anti-aérien était destiné à devenir un tunnel de métro desservant le sud de Londres. C'est pourquoi la ferme rappelle tant une station de métro, avec ses longues pièces étroites et voûtées. La structure demeure d'ailleurs la propriété de Transport for London et on entend parfois des rames d'autres lignes au-dessus du brouhaha de la ferme.

Une différence de taille : la propreté. Growing Underground est un environnement immaculé, bien loin des quais de métro infestés de souris. Pour y entrer, vous devrez porter une charlotte, des bottes stérilisées et une blouse de laboratoire, vous laver soigneusement les mains et ôter tout bijou susceptible de tomber dans les récoltes.

Dans l'esprit de l'usine de Willy Wonka, chaque pièce est consacrée à une étape de la production. Les graines commencent leur aventure dans des seaux d'eau oxygénée où elles sont nettoyées pendant la nuit. Elles sont ensuite semées sur de la moquette recyclée (substrat qui remplace la terre) et laissées à germer deux à trois jours dans une pièce chaude et sombre conçue pour leur faire croire qu'elles sont en pleine terre. À l'apparition des pousses vertes, celles-ci sont installées dans la ferme, où rangée après rangée, de micro-pousses et feuilles de salade sont laissées à mûrir pendant une semaine sous la lumière rosâtre des LED.

C'est ici que les choses deviennent encore plus futuristes. Au lieu d'absorber les nutriments par la terre, ces salades les obtiennent par « hydroponie ». De l'eau chargée de nutriments est vaporisée sur les feuilles, avant de s'égoutter dans un système d'irrigation où elle sera purifiée, rechargée en nutriments, re-vaporisée, et ainsi de suite. C'est un système gourmand en eau et en électricité, mais dont les émissions de carbone sont quasi nulles. La dernière pièce abrite la salle d'emballage où micro-pousses et salades sont pesées avec soin pour être envoyées aux chefs, boutiques et supermarchés des environs, avant de finir dans notre assiette.

LONDRES

INSOLITE ET SECRÈTE

RACHEL HOWARD ET BILL NASH

Recueillez-vous au cimetière pour chiens de Hyde Park, assistez à la messe des clowns, visitez une galerie d'art dans des toilettes pour femmes ou un véritable temple franc-maçon, allez au cirque dans une ancienne centrale électrique, priez dans une église flottante, faites du voilier sur un ancien réservoir d'eau, découvrez la roche de laquelle Arthur réussit à sortir Excalibur, restez de marbre devant le pénis sacré d'un pharaon, jouez sur le dernier terrain de pétanque en herbe de la City, admirez un rare redresseur de concombres, une sirène empaillée ou un cœur de vache...

De nuit comme de jour, Londres ne révèle ses excentricités et ses secrets qu'aux habitants et aux voyageurs qui savent sortir des sentiers battus. Encore faut-il savoir où aller...

Un guide indispensable pour ceux qui pensaient bien connaître Londres ou pour ceux qui souhaitent découvrir l'autre visage de la ville.

ÉDITIONS JONGLEZ

432 PAGES

19,95 € - 17,99 £

ISBN : 978-2-38715-150-6



9 782387 151506

info@editionsjonglez.com

www.editionsjonglez.com

